

Julien Vercueil

**Croire, douter et choisir.**

A propos de János Kornai,  
« A la force de la pensée. Autobiographie irrégulière »,  
L'Harmattan, 2014

Une autobiographie, fût-elle celle d'un économiste, n'est pas la même chose qu'un livre d'économie. Celle de János Kornai, publiée en hongrois en 2005 et enfin disponible en traduction française grâce aux efforts de Bernard Chavance et des traducteurs Judith et Pierre Karinty, n'est pas non plus un simple essai d'économie. Elle est plus que cela. Elle représente un condensé des résultats scientifiques auxquels l'auteur est parvenu, avec un questionnement sur leur influence sur la marche générale des idées ; elle est aussi le témoignage d'un penseur hors normes sur son inscription dans l'histoire tumultueuse de son pays. Elle est une tentative d'analyse, dans son propre parcours, des interactions entre sa vie d'homme, son évolution intellectuelle propre et ses idées scientifiques. Elle est aussi une réflexion sur la recherche en économie, ses ambitions et ses limites, un regard sur le microcosme académique international, avec ses codes, écrits et non écrits. Elle est une suite de portraits impressionnistes d'économistes mondialement connus, sur leur rapport aux idées de l'auteur, sur la manière d'enseigner l'économie, sur la relation entre le professeur et ses étudiants, sur les atouts et mérites respectifs de divers universités et centres de recherche en économie dans le monde... Elle est enfin un lumineux exemple de réflexion sur l'éthique de l'économiste et sur sa place dans la société.

C'est un volume de plus de 550 pages qui résume une vie entière en vingt-deux chapitres : celle de l'économiste qui, au monde, aura exercé la plus grande influence sur l'analyse des économies de type soviétique – et qui aura vécu deux transitions : du capitalisme vers le socialisme, puis en sens inverse.

**1. Les économies de type soviétique : genèse et développement d'une analyse scientifique**

Au printemps 1944, János Kornhauser a tout juste 16 ans quand son père disparaît, déporté par les Nazis à Auschwitz. Refusant de porter l'étoile jaune, il entre dans la clandestinité et vit caché dans les environs de Budapest. Il n'a pas 17 ans quand l'armée rouge entre dans Budapest, pour cette fois en libératrice. Dès 1945, l'année de son baccalauréat, János Kornhauser entre aux jeunesses communistes hongroises (MADISZ) et décide de supprimer la consonance juive allemande de son nom, obtenant de s'appeler Kornai, nom à consonance hongroise.

Son baccalauréat en poche, il renonce aux études universitaires pour entrer comme apprenti journaliste dans l'organe de presse officiel du PC, « Peuple libre ». La qualité de son travail d'enquête sur le terrain, sa fine connaissance des écrits de Marx et ses qualités de plume le propulsent, à vingt et un ans, responsable de la rubrique économique du quotidien. Dès cette époque il est repéré par le Parti – donc le gouvernement – qui lui ouvre les portes, comme observateur, des séances du Comité

économique national, ou l'intègre à la délégation gouvernementale en visite officielle en RDA en 1952.

Durant cette période, l'une des activités préférées de János Kornai est l'enquête de terrain. Il visite les entreprises et les kolkhozes de Hongrie, interroge les dirigeants, les cadres et les employés et ouvriers, et en tire la matière de ses articles. Sa fidélité est alors sans faille aux dogmes du parti, et ses écrits reproduisent fidèlement la rhétorique du parti :

« Mes articles blâmaient sur un ton tonitruant les relâchements de la discipline du parti ainsi que les responsables trop tolérants : [...] 'l'émulation ne peut vraiment contribuer à la réalisation du plan que si l'on s'oppose à tout laisser-aller dans le domaine des salaires, à tout résultat factice obtenu au prix d'heures supplémentaires injustifiées' » (p. 75).

Cette confrontation permanente au terrain ne remet aucunement en cause sa foi du charbonnier dans « l'émulation socialiste ». Ses conceptions d'alors le conduisent à analyser les dysfonctionnements qu'il rencontre au quotidien comme les symptômes d'une application imparfaite de la doctrine marxiste et non pas comme des anomalies engendrées par l'économie planifiée elle-même. Le filtre intellectuel qu'il applique à cette époque aux observations qu'il fait les aligne systématiquement sur ses préconceptions. Jusqu'en 1953, comme nombre de ses compatriotes, il reste tout simplement stalinien.

Le « commencement de l'éveil », selon le vocabulaire de l'auteur, survient non dans le domaine de l'analyse économique – Kornai est alors dépourvu de tout appareillage théorique en dehors de sa connaissance du « Capital » -, mais dans celui de sa conscience et de son éthique personnelles. A la fin de l'été 1954, il rencontre sur les bords du lac Balaton Sandor Haraszti, alors déjà âgé, qu'il avait connu des années auparavant comme rédacteur du deuxième quotidien du Parti Communiste. Haraszti venait d'être libéré des geôles de Kadar. Il lui apprend qu'il a été torturé durant sa détention par M. M., officier de l'AVH (la police politique hongroise) jusqu'à ce qu'il passe à des aveux factices. Il se trouve que M. M., était aussi une connaissance de Kornai : ils avaient sympathisé dans l'enthousiasme de la libération de 1945, tous deux membres des jeunesses communistes. János Kornai réalise alors que

« Si M. M. faisait frapper Haraszti, [c'est parce qu'] à son poste de travail cela faisait partie des procédures normales [...]. C'était la démonstration que cette tragédie n'avait pas été causée par les traits de caractère personnel des acteurs, mais que c'était le système lui-même qui était rongé d'un mal fatal. [...] C'est l'écroulement des fondements éthiques qui a fait craquer ma vision du monde.[...] Si la base morale est mensongère, alors je ne peux pas accepter sans révision la structure intellectuelle construite sur ce fondement éthique inacceptable. [...] A compter de ce jour, à la fin de chaque phrase de l'enseignement du parti communiste à l'indicatif ou à l'impératif, que jusque-là j'avais reprise et absorbée toute prête et sans hésitation, l'ancien point d'exclamation était remplacé par un point d'interrogation » (p. 86-88).

Sur la base de ce retournement éthique personnel, l'analyse économique de János Kornai a pu prendre un autre tour. Il devient plus perméable aux critiques, d'abord celles qui émanent du camp socialiste à l'instar des écrits d'Edvard Kardelj. Il s'intéresse aussi au divorce de la Yougoslavie de Tito d'avec l'Union Soviétique. C'est chez Tito qu'il trouve pour la première fois « l'idée que la forme stalinienne de l'économie socialiste entraîne le centralisme bureaucratique » (p. 90), auquel s'opposent les principes de l'autogestion. Un moment important pour Kornai est son premier « refus d'obéir ». En l'occurrence, il s'oppose aux suggestions de la hiérarchie de son journal de mentir sur les causes des coupures d'électricité répétées et sans avertissement dans des usines et quartiers d'habitation. Contre l'avis d'Ernő Gerő son supérieur, Kornai écrit alors un éditorial exposant les problèmes liés aux erreurs de prévision de la croissance de la demande énergétique. Ainsi qu'il le note malicieusement,

« *a posteriori* il n'est peut-être pas sans intérêt de remarquer que c'est justement un phénomène de grave pénurie qui conduit à mon premier cas de 'refus d'obéissance' » (p. 92)

A partir de 1954, János Kornai commence à adopter les idées réformatrices d'Imre Nagy. L'effervescence politique débouche sur deux assemblées générales au sein du journal qui mettent en lumière les critiques accumulées par nombre de journalistes à l'égard des dirigeants du quotidien, inféodés à Mátyás Rákosi alors au pouvoir, et nostalgiques du stalinisme.

Les représailles ne tardent pas. Le 28 avril, les meneurs de ces assemblées sont licenciés par décision du bureau politique du parti communiste. Parmi eux figurent János Kornai et sa femme d'alors, Teri, qui n'avait pas participé aux discussions. Pour obtenir un emploi de substitution, Kornai se soumet à la procédure humiliante de l'autocritique. Il en tire la résolution de « ne plus jamais croire en personne sans réserve et sans émettre des doutes » (p. 98).

Recasé comme collaborateur auxiliaire dans l'Institut de sciences économiques d'Istvan Friss, Kornai perd son statut de cadre et 60 % de son salaire de journaliste. Il a le droit d'y publier des comptes rendus de livre, des articles de revues, sans pouvoir signer de son vrai nom. Mais cette rétrogradation est aussi pour lui une opportunité décisive : il deviendra chercheur.

Un obstacle à cette entreprise est son manque total de références académiques. Fort heureusement pour lui, Kornai avait été autorisé à intégrer l'équivalent de l'école doctorale de l'université de Budapest dès 1953, à l'époque de ses hautes fonctions au quotidien « Peuple libre ». Il n'avait rien pu en faire alors, faute de temps, mais cela lui offre la possibilité de passer une thèse d'économie. Cette thèse porte sur l'industrie légère. Elle est réalisée à base d'entretiens suivant une méthode déjà éprouvée du temps du journalisme économique, mais aussi influencée par la « grande tradition hongroise de sociologie paysanne [...] J'ai réalisé l'importance de l'écoute des villageois, source décisive de connaissances du réel » (p. 113). Elle met au jour les dysfonctionnements de la planification centralisée tels qu'ils sont concrètement perçus par les acteurs de terrain. Son titre est « La surcentralisation de la direction économique ». Elle met en évidence à la fois la focalisation excessive de l'attention des directeurs d'entreprise sur les indicateurs quantitatifs ; à l'inverse, l'insuffisante préoccupation pour la réduction

des coûts et l'innovation ; la fétichisation de la pleine réalisation des objectifs du plan ; la « jonglerie » des directeurs avec les indicateurs du plan qui leur permettent de produire à destination de leur hiérarchie les résultats chiffrés qui leur assurent les primes et la reconnaissance maximales ; la lutte pour desserrer les contraintes du plan de manière à éviter le *ratchet effect* (l'effet de cliquet qui impose comme normes futures les niveaux précédemment atteints) ; les pulsations artificielles de la production, alternant l'oisiveté et les cadences effrénées pour atteindre les objectifs à la dernière minute ; la préférence des directeurs pour le court terme au détriment du détour de production (p. 118-119).

Une fois publiée, la thèse connaît un bon accueil et de nombreuses remarques. Certaines lui reprochent, à juste titre selon Kornai, de s'être arrêté à mi-chemin et de n'avoir pas proposé de réformes systémiques. Mais le contexte politique ne permettait pas une telle audace. Il semble bien qu'alors (on est en 1956) Kornai soit allé aussi loin qu'il le pouvait avec ses moyens du moment, dans le climat du moment.

Les suites de la révolution avortée de l'automne 1956 – l'écrasement du soulèvement par les chars soviétiques, qui font ainsi leur deuxième entrée dans Budapest en douze ans, le retour de Kadar dans leur sillage et la répression implacable contre les partisans d'Imre Nagy – plongent la Hongrie dans des années sombres. Les mêmes qui quelques mois plus tôt encensaient son livre le vouent désormais aux gémonies. En 1957, la répression s'abat sur l'Institut d'économie, soupçonné de complaisance avec la révolution. Pour le sauver, ses directeurs sacrifient Andras Nagy et János Kornai, les deux chercheurs les plus exposés : pour la deuxième fois, il est licencié par mesure disciplinaire. La deuxième autocritique ne s'est pas déroulée comme la première, Kornai et Nagy la détournent en affirmant regretter des questions théoriques. Sans doute pour cette raison, les inquisiteurs du régime Kadar porteront leurs coups précisément sur ces deux « entêtés » de l'institut.

Alors que la répression s'abat autour de lui, Kornai trouve une place, grâce à ses bons contacts dans l'industrie légère, au « Bureau d'études des industries légères » puis à l'Institut de recherches de l'industrie textile. Leurs directeurs le laissent libre de continuer ses recherches « en cachette ». Ayant pris connaissance avec effarement d'abord, puis avidité de la théorie néo-classique de l'époque, Kornai décide d'appliquer à ses réflexions économiques sur le système socialiste les outils de la modélisation mathématique. Il abandonne alors le thème potentiellement dangereux pour lui de la réforme de l'industrie légère et se lance dans la publication d'articles théoriques. Il envoie clandestinement à la revue *Econometrica*, un modèle sur la participation des salariés aux bénéfices qu'Edmond Malinvaud, alors rédacteur en chef de la revue, publie intégralement en 1962.

Son deuxième article de ce type, rédigé en collaboration avec le mathématicien Tamas Liptak, s'intitule « La planification à deux niveaux ». Il formalise l'algorithme suivant : 1. Le centre alloue aux branches des quotas d'*input* et des objectifs d'*output* ; 2. En utilisant la programmation linéaire, les branches composent le plan optimal correspondant et annoncent le prix virtuel (*shadow price*) des ressources et des productions ; 3. Sur la base du principe d'égalisation des prix en concurrence de Samuelson, le centre recalcule les allocations en réduisant les ressources des branches dont le rendement virtuel est faible et en les augmentant là où il est élevé ; 4. Retour à 2. Tamas Liptak a l'idée géniale et le talent mathématique pour reformuler le processus en termes de théorie des jeux,

alors en début d'essor seulement. L'article est envoyé à *Econometrica* qui le publie en 1965. Il connaît un énorme retentissement en proposant une version hongroise du « socialisme de marché » imaginé par Enrico Barone et Oskar Lange et modélisé par Edmond Malinvaud : plutôt que d'affirmer avec d'autres que les calculs peuvent en théorie permettre de déterminer le plan optimal, il part d'un plan existant pour montrer comment en améliorer certains indicateurs (p. 181-187).

Kornai passe alors à une phase peu connue de sa carrière : six années de tentatives d'application concrète du modèle de planification à deux niveaux. La répression se relâchant progressivement, proposition lui est faite de travailler au centre de calcul informatique de l'académie des sciences de Hongrie. Il l'accepte et rapidement, il obtient la possibilité de s'atteler à une programmation au niveau de l'économie nationale à partir du modèle Kornai-Liptak. Ce projet de planification à deux niveaux mobilisera 150 à 200 chercheurs sous sa direction, alimentant un ensemble composé d'un modèle central et de 18 modèles sectoriels. Six ans d'efforts collectifs qui ne déboucheront pas sur le graal d'un « plan de l'économie nationale confirmé scientifiquement par un modèle mathématique et fondé sur des calculs effectués sur ordinateurs » (p. 190) mais sur quelques publications secondaires et une profonde frustration personnelle et intellectuelle. « Ce travail de tant d'années [...] non seulement ne m'a pas réconcilié avec l'idéal de la planification centrale mais au contraire, il m'en a encore éloigné » (p. 195).

Cette période de son travail n'a donc pas laissé que des satisfactions à János Kornai. Mais parmi les satisfactions il en est une qu'il convient de souligner : le contournement de la censure et de la répression.

« Aussi vigilants qu'aient été les commissaires, avec un bon choix de sujets j'ai été plus malin qu'eux. Jamais personne n'a mis le nez sur une base politique dans mes recherches » (p. 191-192).

Au milieu de ses travaux sur la théorie néo-classique (évoqués dans la section suivante), János Kornai relit la « Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie » de J. M. Keynes. Il est frappé par une analogie inversée entre l'insuffisance de la demande en économie capitaliste et l'insuffisance de l'offre en économie socialiste, entre chômage capitaliste et faible disponibilité des biens socialiste. Il est également impressionné par les thèses d'A. O. Hirschman dans son livre « Exit, voice and loyalty », qui l'amènent à la réflexion suivante : pourquoi *Trabant* ou *Skoda* devraient-ils craindre leurs clients si ces derniers sont prêts à patienter des années pour une voiture ? Il publie en parallèle un nouvel article dans *Econometrica*, « Autonomous control of the Economic System » (1973), dans lequel il retrace les fonctions « végétatives », au sens médical du terme, du système d'économie planifiée qui en assurent la viabilité : la « régulation selon la norme », sur le modèle du thermostat, simplifie considérablement la complexité des problèmes à résoudre dans une économie planifiée et lui permet de subsister, « malgré des prix faussés et des incitations défectueuses. [...] Nous ne nous préoccupons pas de la question de la formation des normes. Mais une fois que les normes sont données, la régulation selon la norme devient viable » (p. 238).

De ces réflexions éparses émerge bientôt la matière de son livre majeur : « L'économie de la pénurie », écrit en Suède en 1976 à la faveur d'une invitation pour un séjour de

recherche. La thèse en est suffisamment connue pour qu'elle n'ait pas à être détaillée ici. Tout au plus peut-on citer le résumé qu'en fait ici son auteur :

« La pénurie n'est pas transitoire, elle est globale, chronique et intense. [...] Elle n'est pas un événement atypique, elle est l'état *normal* du système. [...] Elle n'a pas été créée par la volonté d'un petit nombre, elle est engendrée par le système lui-même [...] et elle se reproduit continûment » (p. 291)

Ce livre majeur fait grand bruit dans le monde entier (notamment en Chine), et pas seulement dans les milieux académiques. C'est que sous son apparence technique, et malgré l'autocensure dont son auteur a fait preuve à plusieurs endroits pour permettre sa publication, son message fondamental est aussi de nature géopolitique :

« Lénine, à juste titre, avait affirmé que le socialisme serait victorieux s'il était capable d'assurer une productivité supérieure à celle du capitalisme. Celui qui a lu « La Pénurie » a compris : cette supériorité triomphale ne sera jamais atteinte » (p. 305).

Sur le plan des concepts, les travaux de « La pénurie » sont complétés en 1979 par la théorie de la contrainte budgétaire lâche. Issue de la forte imprégnation de microéconomie standard de l'auteur et de la lecture du livre d'Andreas Papandréou (futur premier ministre de Grèce) de 1972, « Le capitalisme paternaliste », mais aussi de son « étude de l'économie hongroise à demi-réformée » (p. 333) par le « Nouveau mécanisme économique » mis en place en 1968, la notion de *contrainte budgétaire lâche* permet de mieux relier la question des incitations microéconomiques et celle des déséquilibres macroéconomiques caractéristiques de l'économie de pénurie. Kornai ajoute aujourd'hui que

« Pour qu'une économie de pénurie globale, chronique et intense se forme dans un pays, une condition nécessaire est que la contrainte budgétaire au niveau des entreprises soit lâche dans la plus grande partie de la production nationale. C'est une condition nécessaire mais pas suffisante. D'autres facteurs doivent également agir : l'interdiction de la libre entreprise, une limitation administrative de la concurrence des importations, des distorsions dans le système des prix, etc. » (p. 315).

La synthèse de quarante années de recherches sur les systèmes socialistes est publiée en 1992, trois ans après la chute du Mur de Berlin. Elle a pour titre « Le Système socialiste », qui selon Kornai aborde 100 % des problèmes posés par le fonctionnement des économies de type soviétique, alors que seuls 30 % sont traités dans « Economie de la pénurie ». En effet, la censure n'existant plus, l'auteur peut compléter son analyse du système soviétique par la prise en compte du rôle du politique : le monopole du parti communiste constitue la clef de voûte du système, Kornai y consacre des développements détaillés dans l'ouvrage. C'est aussi un livre issu d'une dizaine d'années d'enseignement à Harvard, où János Kornai travaille à mi-temps. L'idée maîtresse du livre est la notion de cohérence systémique :

« Notamment en raison de la sélection naturelle des institutions et du processus évolutionniste qui en découle, il existe une affinité entre les divers

éléments du système socialiste classique [avant sa réforme en Hongrie par exemple, NdR]. Le socialisme classique est totalitaire et exerce une oppression brutale – mais il forme un tout cohérent » (p. 400).

## 2. Fragments d'épistémologie pour économistes

Le lecteur familier des approches évolutionnaires a sans doute haussé les sourcils à la lecture de la citation qui précède. Que vient faire la notion de « sélection naturelle » dans la référence à l'évolution des institutions ? Cette remarque nous amène au deuxième plan de lecture de cet ouvrage : la relation de János Kornai aux théories économiques et la discussion de quelques aspects fragmentaires de son épistémologie.

Nous l'avons vu, sa relation à la théorie marxiste est d'abord exclusive et acritique, sa lecture du « Capital » compulsive et systématique, comme celle d'un texte religieux. Son détachement ne se fait pas sur la base d'une critique théorique dévastatrice mais sur le ressentiment né du mensonge et de l'injustice. A partir de cette base, Kornai « parcourt toute la route du désenchantement de l'idéologie communiste » (p. 91). Vers la fin de 1955, « dans ma tête j'ai effacé le marxisme » (p. 110). Cet effacement conscient et assumé a beaucoup joué dans les tracasseries et les menaces dont il a été régulièrement l'objet par la suite dans son pays. Mais d'une certaine façon, on peut penser que sa thèse de doctorat a été rendue possible par ce renoncement :

« Justement parce que je n'étais précédé d'aucun professeur et que je n'étais obligé de marcher humblement dans les traces de personne, j'ai osé et j'ai su être original » (p. 114).

Poursuivant son parcours d'autodidacte en économie, il lit Arrow, Boulding, Eucken, Haberler, Hayek, Hicks, Kalecki, Pigou, Samuelson et aboutit en 1957 au débat Lange-Hayek, qui le passionne mais le trouble aussi :

« Je n'arrivais pas à décider à qui donner raison. Les arguments tant de Lange que de Lerner me paraissaient intelligents et cohérents, mais j'étais frappé par la critique de Hayek [parce qu'elle] m'a mis le nez sur un phénomène que je connaissais si bien : la limite des connaissances centralisées ». (p. 161)

Sa relation à la théorie néo-classique part donc d'un éblouissement pour la clarté formelle et l'élégance du modèle de Walras, repris et perfectionné par Arrow-Debreu. Une relation plus profonde peut-être lie alors Kornai au modèle dominant :

« La structure de base du modèle suggère qu'un choix existe. Si nous l'utilisons pour une analyse positive, alors il convient de définir a posteriori, même à l'encontre des faits, quelles ont été dans le passé les alternatives possibles mais rejetées. D'un autre côté, en utilisation normative, il convient d'évaluer précisément toutes les entraves qui limitent effectivement notre choix indépendamment de notre volonté » (p. 168)

Cette découverte, associée à la lecture des drames de Laszlo Nemeth et des philosophes existentialistes – en particulier Jean-Paul Sartre – trouve un écho particulier chez Kornai. Pour l'ancien communiste à qui le parti avait dicté sa conduite jusqu'alors, avant

de le briser professionnellement, « il était essentiel de comprendre que [désormais] je ne pourrais pas faire endosser la responsabilité de mes décisions aux circonstances » (p. 168).

Sans doute pour cette raison, l'attachement de Kornai à la théorie néo-classique s'est d'abord fait davantage sur un plan méta-rationnel que sur la base d'une critique raisonnée de ses hypothèses, sa structure et ses conclusions. Avec une lucidité légèrement ironique, il note :

« Dans l'attachement à des convictions théoriques, il y a quelque chose qui ressemble à l'amour. Il fut un temps où je m'accrochais aveuglément et avec passion au marxisme, et la rupture m'a fortement secoué. Je suis un peu tombé amoureux ensuite de la théorie néo-classique, que je considérais au début avec quelque partialité. Mais [...] mes yeux se sont vite ouverts et d'abord j'ai été mécontent puis carrément en colère devant les réponses insatisfaisantes que donnait la théorie néo-classique à mes obsédantes questions, ou pire encore : j'avais le sentiment que la réponse que je recevais était erronée.[...] C'est une théorie générale concernant les systèmes capitalistes et socialistes dans l'ensemble qui me faisait le plus défaut ».  
(p. 224)

Le résultat de cette insatisfaction est la publication du livre « Anti-Equilibrium » en 1971. Le livre a une dimension qui apparaît aujourd'hui démesurée à son auteur : provoquer rien de moins qu'une révolution scientifique dans le domaine de l'économie. Ses critiques portent sur le modèle de rationalité standard – adapté pour des décisions répétées et opérationnelles, pas pour des décisions stratégiques – ; sur la symétrie de l'équilibre concurrentiel – le vendeur fait « pression » sur l'acheteur en système capitaliste, des capacités sont inemployées et des stocks existent ; sur l'équilibre concurrentiel, où dans une vision tout autrichienne, Kornai oppose l'idéal où « chacun a trouvé sa chacune [à] la concurrence sans fin des producteurs et des vendeurs voulant se surpasser les uns les autres et renouvelant constamment la composition de la production » (p. 236).

Malgré l'accueil poli et positif de Herbert Simon, Frank Hahn et même Kenneth Arrow, le livre n'a pas de suite importante, ce qui, reconnaît Kornai, le déçoit beaucoup. Quant à lui, il se définit désormais comme « un pied dans le courant principal et un pied au-dehors : on ne m'a pas 'dressé' à accepter les conventions de la vie académique occidentale, comme on le fait là-bas pour former tout débutant et pour l'aider à atteindre sa première promotion » (p. 242).

L'usage des modèles mathématiques a constitué l'outil d'une triple stratégie pour Kornai : premièrement, cela lui donnait accès à un corpus théorique nouveau – la théorie néo-classique – dont il avait besoin pour se défaire de l'ancien ; deuxièmement, il a très tôt compris que les revues les plus prestigieuses en économie préféraient le langage mathématique. Sa maîtrise est donc devenue pour lui un moyen d'atteindre l'un de ses objectifs : publier à l'étranger ; troisièmement, nous l'avons vu, cela lui permettait de passer les frontières au nez et à la barbe des censeurs hongrois. Chemin faisant, Kornai a complété sa panoplie d'outils par l'usage des techniques économétriques. C'est ainsi que pour tester l'hypothèse de contrainte budgétaire lâche, il retrace avec sa collègue Agnès

Matits dans une base d'1,3 million de données, le circuit de redistribution des subventions et taxes de l'Etat dans les entreprises hongroises. Ce travail, publié en 1987, montre que les redistributions déconnectent les revenus des coûts et donc des profits : « [les entreprises] qui avaient fait beaucoup de profits étaient donc punies et les déficitaires excessivement récompensées » (p. 315-316). L'une des critiques majeures adressées par Kornai à Marx et à ses disciples ultérieurs est qu'ils « ne ressentent pas comme leur devoir intellectuel primordial une application élémentaire de scientificité, la confrontation avec la réalité » (p. 108). Sa méthode est de partir de questions concrètes pour chercher les questions théoriques qu'elles posent, et ensuite trouver dans les raisonnements explicatifs ceux qui collent le mieux avec les données disponibles.

Avec l'expérience, ses ambitions théoriques diminuent en précision, mais s'élargissent du point de vue épistémologique. Kornai prône la constitution d'un « paradigme systémique », en prenant au sérieux (ce qui est fort rare) la définition de Thomas Kuhn du concept de « paradigme ». Sa vision systémique de l'économie le conduit à rejeter toute explication mono-causale aux phénomènes. Mais « si de multiples facteurs exercent une influence, il est très difficile de déterminer leurs poids respectifs » (p. 444). La même question se pose pour le rapport au temps : si l'écroulement du système socialiste était perçu par Kornai comme inévitable, il n'aurait pas pu pour autant en prédire le moment (p. 407). En définitive, dans les influences dominantes de la pensée économique de Kornai quelques figures reviennent à plusieurs reprises : Marx (même si Kornai considère qu'« à l'instar du baron de Munchhausen [il s'est] retiré par les cheveux du marécage de la pensée marxiste » (p. 116)), Schumpeter, Keynes et Hayek.

Dans l'ensemble hétérogène formé par ces trois auteurs se retrouvent les ingrédients principaux qui habitent la pensée économique de Kornai : l'interaction ouverte des individus, le mouvement déséquilibrant et ses régulations, les contradictions qui font l'histoire.

### **3. Conseiller le prince ? L'économiste et le politique**

János Kornai a pris relativement tôt ses dispositions en tant que scientifique pour définir son rapport au politique. Il est vrai que ses premiers enthousiasmes ont été douchés par la répression féroce de 1956, et qu'après ce moment, conseiller le Prince pouvait bien mener à l'échafaud en Hongrie.

A la demande de collaborateurs d'Imre Nagy, Kornai s'enferme en octobre 1956 dans un bureau de l'Office central des statistiques pour s'atteler à la rédaction d'un programme économique socialiste réformateur qui ne bascule pas dans le capitalisme mais introduit l'économie de marché. Cette tentative est un échec douloureux :

« J'en savais trop peu pour imaginer comment passer d'un régime de parti unique à un régime multipartite, et d'un système socialiste à une véritable économie de marché, au système capitaliste. [...] L'orage historique grondait autour de moi, et moi, avec mes connaissances simplistes et étroites, non préparé à cette nouvelle situation, je restais assis, impuissant parmi mes papiers » (p. 132-133).

Après l'écrasement de la révolution, des envoyés du nouveau régime l'approchent à plusieurs reprises pour qu'il participe aux réflexions en cours dans les ministères sur la réforme de l'industrie. Il refuse. « J'ai senti instinctivement que je devais dire non » (p. 144). S'ensuivent licenciement, brimades et déboires déjà relatés, qui nourrissent une intense réflexion personnelle chez Kornai. En 1959, cinq décisions de principe étaient prises :

- « 1. Je romps avec le parti communiste
2. Je n'émigre pas
3. Ma vocation ne sera pas la politique, mais la recherche scientifique.
4. Je romps avec le marxisme
5. J'acquies les connaissances fondamentales de la science économique moderne [car] je désire appartenir à la profession de l'économie au sens occidental » (p. 168-169)

Au moment de la détente du Kadarisme, dans les années 1980, alors que sa stature de professeur à Harvard – Kornai n'a pas émigré, entre 1982 et 2003 il passe la moitié de l'année à Budapest, l'autre moitié à Harvard – et son statut d'académicien en imposent à ses détracteurs mêmes, il reçoit de nouvelles propositions du pouvoir hongrois et continue de les refuser. C'est qu'il ne conçoit pas le rôle du conseiller politique comme celui de l'universitaire :

« Les deux rôles nécessitent des aptitudes différentes. [...] Le conseiller doit être habile tacticien, il doit savoir manœuvrer, il doit être souple et prêt à des compromis si le succès l'exige. Tout cela [...] comporte des risques dans la recherche scientifique. Dans la sphère politique, celui qui croit inébranlablement en ce qu'il dit et ce qu'il fait rayonne de certitude. Le chercheur scientifique [...] doit poser les arguments et les contre-arguments fondés [...] et doit toujours garder en lui une bonne dose de doute, même à l'égard des thèses qu'il accepte en principe » (p. 333).

L'histoire lui montrera qu'il n'a pas eu tort : accédant plus tard aux archives, il constatera que toutes ses conférences à l'étranger ont été surveillées par les services secrets de Hongrie. Quelques-uns de ses plus proches amis et collaborateurs ont, à un moment ou à un autre, témoigné devant l'OVH contre lui. Les services secrets ont même envisagé de l'« orienter », c'est à dire de le tester pour qu'il serve la cause, mais y ont finalement renoncé. Sa règle de conduite – se cantonner à l'universitaire – s'est avérée salutaire en ces temps où la confiance n'était pas de mise. János Kornai, l'homme qui doute, s'est souvenu de l'avertissement du poète Attila Josef : « ne gaspille pas ta confiance ».

Pourtant, on ne peut pas dire que les écrits de Kornai n'aient pas eu d'influence sur le cours des choses en Europe de l'Est. Selon les termes de Yegor Gaïdar, cerveau de la thérapie de choc en Russie, « l'unique économiste vivant qui peut prétendre avoir influencé le mode de pensée de toute une génération d'intellectuels vivant dans un régime communiste est Kornai [...] C'est lui qui a eu la plus grande influence sur nous tous dans les années 1980 ». (p. 303).

Enfin, lorsque le Mur de Berlin tombe le 9 novembre 1989, Kornai vient de publier le « Pamphlet passionné pour la transition économique », dicté sur son lit de convalescence (tenu un mois durant, la faute à un lumbago aigu causé par les tumultes de l'été 1989 qui lui font rejouer les événements traumatisants de 1956). Il fustige les « simulacres » d'économie de marché tentés par le pouvoir socialiste, qui fait mimer par les entreprises et organismes d'Etat les comportements d'entreprises privées. Le message le plus important du livre est qu' « il est temps de cesser de rapiécer le système socialiste. Il n'y a pas de troisième voie, [...] c'est bien une économie capitaliste de marché dans laquelle la propriété privée joue le rôle dominant qu'il faut construire » (p. 418).

Dans le spectre des propositions de réformes, la position de Kornai pourrait être qualifiée, pour paraphraser l'auteur, d' « un pied dans la thérapie de choc, un pied dans le gradualisme ». La stabilisation financière et la libération des prix doivent être réalisées rapidement, tandis que sa position est gradualiste en matière de privatisations. Par lettre il s'oppose à Milton Friedman qui désapprouve l'idée d'une privatisation graduelle. Il s'oppose aussi à lui sur le régime de change : Kornai plaide en faveur d'un ancrage nominal, Friedman en faveur des changes flexibles. De son côté, Paul Samuelson publie un article sur le sujet intitulé : « From plan to reform socialism, listen to János Kornai ».

Après le basculement politique, Kornai se voit offrir de nombreux postes ministériels. Il les refuse, avec cette fois-ci la conscience qu'être universitaire spécialisé en économie, c'est désormais pour lui exercer une activité « aux frontières de la science et de la politique » (p. 429). A plusieurs reprises, il prendra désormais l'initiative de donner son avis sur la conduite de la politique économique de son pays. Mais dans ce domaine aussi, Kornai ne se départit pas de son doute :

« Il existe un point où le rôle de l'homme politique et celui du chercheur engagé, responsable, se séparent [...] Mais où donc faut-il tracer précisément cette frontière ? » (p. 443).

Il accepte aussi de faire partie du Conseil de la banque centrale de Hongrie entre 1995 et 2001, parce que les statuts de cette banque garantissent alors son indépendance vis-à-vis du pouvoir politique. Mais dès lors qu'il a le sentiment que le cadre juridique garantissant cette indépendance est altéré (en faisant de ses membres des salariés de la banque), il présente sa démission du conseil, quelques mois avant la fin de son deuxième mandat.

Ses scrupules s'exercent aussi à l'égard des conseils demandés par d'autres pays en transition : en Chine, au Vietnam où il est écouté depuis longtemps,

« Cela aurait été une erreur particulièrement grave de distribuer [...] les recettes toutes prêtes de la transition postsocialiste européenne de l'Est avec une rigidité doctrinaire [...] Un expert étranger en visite devrait présenter ce qu'il a à dire de façon que cela convienne non seulement aux opposants radicaux à l'état de choses existant, mais sans effrayer non plus les hésitants, ceux qui n'ont encore qu'à moitié admis l'idée de la réforme politique ». (p. 449).

Kornai n'oublie pas qu'il a été un de ceux-là.

### 3. L'ouverture en guise de conclusion

L'ouvrage de Kornai pourrait être lu selon d'autres lignes encore : il apporte des informations intéressantes et parfois cocasses sur le « tout petit monde » universitaire, en Hongrie et à Harvard, où il a professé, mais aussi dans le reste du monde – il a été invité à peu près partout. De nombreuses remarques sont faites aussi sur le fonctionnement des revues internationales, les effets secondaires sclérosants de la domination sans partage du modèle néo-classique de publication académique (qu'il qualifie joliment de « lit de Procuste » (p. 278)), l'importance que l'écriture de livres a toujours eue pour lui, y compris à l'heure du *publish or perish*..

Concernant l'homme lui-même, d'aucuns pourraient le soupçonner d'avoir exagéré *a posteriori* la cohérence des choix faits tout au long d'une vie professionnelle qui fut tout sauf un long fleuve tranquille. On remarquera tout de même que sous cet aspect, l'auteur n'est pas toujours tendre avec lui-même. Il ne faudrait pas non plus que ce compte rendu donne de Kornai l'image d'un homme excessivement replié sur lui-même. S'il n'a pas « gaspillé sa confiance », celle qu'il a donnée s'est avérée totale envers ses amis. Dans les temps durs comme dans ceux de la liberté recouvrée, il a cultivé l'ouverture vers l'extérieur, y compris dans le domaine scientifique. Le Collegium Budapest, qu'il a co-fondé, était un centre international de recherche pluridisciplinaire, jusqu'à sa suppression par le gouvernement de Viktor Orban en 2011. Par ce féru de lettres qui n'a pas dédaigné collaborer avec des mathématiciens, l'enjeu que constitue la pluridisciplinarité est pris au sérieux. Parmi les thèmes de recherches que János Kornai a proposés aux anthropologues, sociologues, politologues, historiens et économistes du Collegium figurait :

« Honnêteté et confiance à la lumière de la transition postsocialiste »

Combien d'autres économistes auraient-ils pu proposer un tel thème ?

#### Références :

- Kornai J., Liptak T. (1962) : « A Mathematical Investigation of Some Economic Effects of Profit Sharing in Socialist Firms », *Econometrica* 30 (1) p. 140-161.  
Kornai J., Liptak T. (1965) : « Two-Level Planning », *Econometrica* 33 (1) p. 141-169.  
Kornai J. (1971) : *Anti-Equilibrium*. Budapest, Kozgazdaszagi es Jogi Konyvkiado.  
Kornai J. (1984) : *Socialisme et économie de pénurie*. Paris : Economica.  
Kornai J. (1986) : « The Soft Budget Constraint », *Kyklos*, 39 (1), p. 3-30.  
Kornai J. (1992) : *The Socialist System. The Political Economy of Communism*. Princeton NJ – Oxford : Princeton University Press – Oxford University Press. (*Le système socialiste. L'économie politique du communisme*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1996).  
Kornai J. (2000) : « What the Change of the System from Socialism to Capitalism does and does not Mean », *Journal of Economic Perspectives*, 14 (1), p. 27-42.